



Peyron Paul : Né le 27-03-1842 à Quimperlé ; 1865, prêtre, étudiant à Rennes ; 1866, pro-secrétaire à l'évêché ; 1869, secrétaire particulier de Mgr Sergent ; 1872, aumônier des religieuses du Sacré-Coeur (jusqu'en 1907) ; 1874, chanoine honoraire et secrétaire général de l'évêché ; 1890, chancelier-archiviste de l'évêché ; 1893, chanoine titulaire ; décédé le 2-11-1920.

Etudes : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1920 p. 712 ; 744-749. ; *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1942 p. 120-121 (centenaire). Pérennès H., *Une âme ensoleillée : M. le chanoine Paul Peyron : chancelier-archiviste du diocèse de Quimper et Léon*, (1842-1920), Rennes, Imp. du Nouvelliste, 1944, 226 p., ill., 22 cm.

Les vertus sacerdotales et l'œuvre scientifique de M. Peyron ont été appréciées ici-même, avec toute l'autorité qui s'attache au témoignage épiscopal, en quelques phrases émues, pleines du double sentiment qu'inspirait le vénéré défunt à ceux qui l'approchaient, l'affection et le respect : une affection qu'appelaient irrésistiblement son amabilité, sa délicatesse, sa bonhomie ; un respect qui allait à sa piété et à sa science et qui s'efforçait, pour n'être pas importun à sa modestie, de voiler la part d'admiration qu'il contenait.

La carrière de M. Peyron fut entièrement à l'image de son caractère essentiellement optimiste et désintéressé : tout unie, sans secousse ni événement brusques ou inattendus, sans grand éclat comme sans éclipse. Ce fut le cours calme et régulier d'une vie d'études et de prière, soustraite, par son application aux choses du passé et au service de Dieu, à l'agitation des luttes contemporaines.

Il naît à Quimperlé, le 27 Mars 1842. Après de fortes études classiques au Collège Saint-Sauveur de Redon, il entre au Grand Séminaire de Quimper, et le quitte pour aller compléter à Rome ses cours de théologie. Il en revient en 1866, après y avoir reçu, le 23 Décembre précédent, l'ordination sacerdotale. Dans ce centre de l'univers catholique, où tout aboutit et d'où tout rayonne, de vastes horizons se sont ouverts à son désir d'étudier et de savoir. Les circonstances vont favoriser ces dispositions intellectuelles.

Mgr Sergent se l'attache en 1866, comme secrétaire particulier. A la fin de 1869, il l'emmène à Rome, au Concile si douloureusement interrompu par la guerre. Le jeune prêtre assiste à ces assises solennelles de la Catholicité, il entend les échos des discussions qui se livrent autour de l'Infaillibilité pontificale, et rencontre dans les réunions animées du Séminaire Français Louis Veuillot, ami de l'Evêque de Quimper, qui y porte l'ardeur de ses convictions infaillibilistes et romaines, et le savant abbé Darras, le théologien de Mgr Sergent, avec lequel M. Peyron noue des relations dont il se souvint toujours.

Mgr Sergent mourait entre ses bras à Moulins, en 1871, au retour d'une cure dans une ville d'eaux. D'autres Evêques passent : Mgr Nouvel, Mgr Lamarche, Mgr Valteau, Mgr Dubillard. Avec eux les bureaux de l'Evêché se renouvellent. Mais M. Peyron, devenu secrétaire général et chanoine

honoraire en 1874, s'y est créé une spécialité où l'inamovibilité qui plaît à son tempérament lui est désormais assurée par la maîtrise qu'il y porte et par les services qu'annoncent ses premières publications : il est déjà chancelier-archiviste avant d'en avoir reçu le titre.

Les archives de l'Evêché renferment des trésors ignorés ; tout une histoire de notre passé religieux y sommeille en d'innombrables documents négligés, répartis sans ordre et sans méthode dans des dossiers épars, condamnés, par leur abandon et leur dispersion même, à la stérilité. M. Téphany les a soupçonnés et leur a demandé quelque contribution pour son *Histoire de la Persécution dans le diocèse*, mais c'est vraiment M. Peyron qui les a découverts et en a compris l'immense intérêt. Les classer, les déchiffrer, les compléter inlassablement de sa propre main par de patientes recherches aux Archives départementales, les utiliser, ce sera sa vie : une vie qui va se retirer de l'actualité qui, d'ailleurs, ne lui fut jamais très présente, et où il ne rentrera que par intervalles pour jeter dans les publications savantes un passé qu'il ressuscite et vers lequel il oriente la pensée de nombreux imitateurs.

Il fera bénéficier de ses travaux les programmes de congrès de plusieurs sociétés savantes, le *Bulletin de la Société Archéologique*, dont il sera longtemps le vice-président, puis le *Bulletin de la Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie*, fondé en 1901 par Mgr Dubillard, et dont il assume avec M. Abgrall la direction et la rédaction.

Moins modeste et moins désintéressé, rien ne lui eût été plus facile que d'exploiter ces richesses documentaires pour se faire une notoriété d'écrivain en même temps que d'érudit. Mais c'est assez pour M. Peyron que les documents soient mis à jour à la disposition des historiens et des folkloristes : il les leur livre dans leur saveur originale, avec le respect le plus entier du détail historique, de son âge, de son style, de son accoutrement, sans le soumettre à une critique chicanière et verbeuse qui n'est souvent qu'un moyen d'introduire une tendance d'esprit et un point de vue personnel dans un témoignage qui vaut surtout par sa sincérité et son imperfection même.

M. Peyron nous restitue ainsi des chapitres de l'histoire de nos abbayes de Daoulas, de Loc-Maria, de Kerlot, du Minihy de Saint-Pol de Léon, de la Retraite de Quimper et d'Angers... Il met au point certains épisodes mal connus de la période révolutionnaire : la révolte de Fouesnant, l'insurrection du Léon en Mars 1793, l'assassinat de l'Evêque constitutionnel Audrein, la Chouannerie, qui se révèle sous un jour assez inattendu. Il publie deux volumes de documents pour servir à l'histoire du clergé pendant la Révolution. Il ramène des oubliettes du XVe siècle la physionomie peu banale d'un évêque de Léon, Guillaume Ferron, et, revenant d'un passé si lointain, rassemble sur la carrière de Mgr André les pièces qui seront comme une préface au livre si attachant de M. Pilven, son élève, sur Mgr Dombidau de Crouseilhès et la Restauration du culte dans le diocèse. Par ses recherches aux Archives de Saint-Brieuc, il prend une part active au procès de béatification de Charles de Blois. Il n'en oublie pas nos grands missionnaires et leur Cause pendante à Rome, Michel le Nobletz et le P. Maunoir. Celui-ci surtout l'attire et ses œuvres manuscrites le passionnent, non sans l'amuser quelquefois. Il en extrait les pages curieuses et un peu étonnantes où le saint missionnaire raconte les visions et l'apostolat de Catherine Daniélou et les souffrances de cette martyre de l'expiation volontaire que fut Amice Picart. Il contribue à l'Histoire du Diocèse par son ouvrage sur le Séminaire et surtout par la publication du Cartulaire de l'Eglise Cathédrale, et des Actes du Saint-Siège relatifs à nos paroisses, pour lesquels il dépouille pendant trois mois d'un séjour fécond à Rome, en 1912, les Archives du Vatican. Son œuvre principale cependant, poursuivie parallèlement dans les deux revues savantes qu'il fournit de ses articles, c'est, pendant quinze ans, la série de ses études sur les églises et chapelles du diocèse dans le *Bulletin de la Société Archéologique* et l'autre série, plus importante encore, et malheureusement inachevée, malgré ses six volumes, sur les paroisses, dans le *Bulletin de la Commission diocésaine*-

Ce labeur, trop incomplètement résumé, est immense : il est très loin cependant d'avoir épuisé les richesses que M. Peyron avait rassemblées et classées. Le visiteur qui lui faisait la joie de le surprendre dans la Bibliothèque de l'Evêché et qui avait le loisir de le suivre dans une exploration des rayons où, côte à côte avec ses vieux livres, s'alignaient, dans de commodés reliures de sa façon, les feuillets manuscrits ou copiés de sa main, en sortait comme ébloui. Le passé, commenté par lui, y revivait non seulement dans les textes, mais dans d'innombrables bibelots témoins d'un art et d'un âge disparus, dans d'admirables collections de gravures de toute origine parmi lesquelles s'apercevaient de fines et élégantes reproductions faites d'une plume anonyme et qui était la sienne.

C'est que cet érudit était en même temps un artiste. D'anciens amis se souviennent des soirées musicales où il tenait lui-même l'archet et qu'il organisait, chaque semaine, dans sa maison de la rue du Quai. Mais mieux que le violoncelle — son violon d'Ingres — la plume du dessinateur qu'il conduisait à merveille témoignait de son goût pour les choses de l'Art. De l'Art ancien principalement, on le devine, sculpture, peinture, gravure, pour lequel M. Peyron avait une véritable vénération dès qu'il y saisissait, à travers l'imperfection ou la rudesse de l'exécution, un essai de traduction d'un idéal de sainteté ou de beauté.

L'on venait de passer par une période ingrate aux vieux imagiers et tailleurs de pierre bretons. Les ateliers du quartier Saint-Sulpice envahissaient nos églises de leurs statues aux profils mièvres et au teint anémié ; le joli chassait le beau, et le moderne, trop uniformément élégant et correct, expulsait le primitif à la vivante et forte variété. Comme aux époques des invasions normandes, ce fut un exode douloureux de nos vieux saints, dépossédés de leurs niches et expulsés de leurs temples. Des brocanteurs à l'affût se promettaient d'exploiter cette erreur pour de fructueuses emplettes. M. Peyron déjoua les calculs de ces profiteurs d'un commerce scandaleux. Il ouvrit un asile aux vieux saints disgraciés en créant le Musée Archéologique de l'Evêché, unique en son genre probablement par le nombre et le pittoresque des œuvres recueillies. Parfois, victimes de ces déplacements inattendus, les antiques statues lui parvenaient avec un membre brisé, avec un pan de leur vêtement tombé de vétusté. L'introducteur, avec un soin patient et délicat les rétablissait dans leur intégrité perdue, et, pieux rebouteur, réduisait les fractures qu'un emballage défectueux, un cahot de voiture ou de wagon, ou quelque déménagement précipité exigé par l'application des lois spoliatrices, avaient provoquées. Ce Paradis archéologique, où pour tout autre il n'y avait que silence, immobilité et quelquefois laideur, avait pour M. Peyron sa vie et son animation. Tout y avait pour lui un langage, et le saint dont la légende et l'histoire lui étaient familières, et les artistes inconnus qu'il se représentait, le ciseau en main, fixant dans le bois ou dans la pierre l'expression souvent inculte de leur foi et de leur piété. Il vivait avec eux comme avec des contemporains et des amis.

Il avait pourtant des occupations plus actuelles et de plus jeunes obligées. Monseigneur a dit ici ce que fut son action sacerdotale pendant les trente-cinq années qu'il fut aumônier du Sacré-Coeur, « sa piété simple et droite, son enseignement clair et précis », et cette amabilité « toute paternelle » à laquelle il dut, après le passage de quelques nièces au pensionnat, de devenir le « Tonton Paul » de toute la communauté. Apostolat brusquement arrêté par une spoliation qui lui fut très douloureuse et qui contribua encore à le détacher du présent.

Cependant, au milieu de tous ses travaux, M. Peyron vieillissait. Il était membre du Chapitre depuis 1893. La route lui devenait longue entre l'Evêché, où Mgr Dubillard l'avait appelé près de lui, et la Cathédrale. Il donna sa démission de chanoine titulaire. Dès lors confiné dans sa studieuse résidence de Saint-Joseph où son commerce et sa conversation, enjouée, fine et inépuisablement fournie d'anecdotes amusantes, étaient un charme pour ses commensaux, on ne le vit plus guère dans les rues de Quimper, passant, le sourire aux lèvres, avec un pan de son ample manteau romain élégamment rejeté sur l'épaule.

C'était en 1911 : ce geste fut son *Nunc dimittis* ; il en datait l'année de sa mort et se considéra désormais comme se survivant à lui-même. Un curieux *ex-Libris* symbolique, que l'on trouve sur

quelques-uns de ses livres, marque de façon artistique cette volonté définitive de détachement à tout ce qui se passe. Ce sont les armoiries d'un pèlerin : un bâton de voyageur soutient une coquille de Saint-Jacques où se lit cette inscription : « *Ex libris D. Pauli Peyron Canonici Corosopiten* » ; une banderole déploie cette devise : « *Temporis acti memor, non perennis laudator* » ; et sur une gourde suspendue à la crosse du bâton, ces deux dates extrêmes de son pèlerinage: 1842-1911.

Cette mort épigraphique et tout affective n'entraînait d'ailleurs aucune fâcheuse conséquence. Elle n'empêcha pas M. Peyron de se prêter, en Décembre 1915, avec sa bonhomie spirituelle et souriante, aux hommages que Monseigneur tout d'abord, au nom des amis du jubilaire, et M. Abgrall, au nom de la Société Archéologique du Finistère reconnaissante, tinrent à rendre à ses vertus et à sa science, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

Ce mort se portait encore assez bien, et si sa collaboration au *Bulletin* diocésain paraissait se ralentir, les difficultés de l'impression y entraînent pour autant que l'âge et la fatigue. Rien d'ailleurs, sinon quelque affaiblissement de la mémoire, qu'il n'eût jamais assez fidèle pour le garder des distractions les plus fortes, ne trahit chez lui les progrès de la vieillesse. Au contraire, l'on vit s'affiner encore celle amabilité, cette délicatesse, cette bonté qui, empreinte sur son visage et sur toute sa personne, attirait irrésistiblement à lui, et dans ses derniers temps, lorsqu'on le voyait avec ses pigeons qui, appuyés en toute confiance sur ses bras, becquetaient entre ses doigts les restes de pain qu'il leur émiettait, on se prenait à rêver du Saint d'Assise en conversation familière avec ses frères les oiseaux.

Cette vie si calme, si féconde, a eu le trépas qu'elle méritait. La mort lui fit grâce de ses lenteurs ordinaires et des souffrances dont elle s'accompagne. Elle lui laissa cependant le temps d'un suprême adieu à Monseigneur, qui lui donna les saintes onctions et une dernière absolution sacramentelle. Elle pouvait venir à l'improviste, elle ne risquait pas de surprendre. Elle a fait assurément, en créant parmi nous et surtout dans la famille épiscopale un vide qui ne sera pas de sitôt rempli, un bienheureux de plus. Et l'on songe au cortège des vieux Saints d'Armorique, entrevu par M. Abgrall, au jour de son cinquantenaire, qui se sera organisé dans le vrai Paradis pour conduire devant le trône de Dieu ce vrai fils de la Bretagne et ce fidèle et bon serviteur de l'Eglise.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1920, p. 744*